

Un an après, guéri à moitié, mais toujours ardent au travail, nous le retrouvons en philosophie; mais, cette fois, on lui a rendu son enseignement favori, la philosophie, qu'il gardera jusqu'à la fin, en y joignant la préparation immédiate des bacheliers pour les mathématiques.

M. Volbart a donc passé à peu près toute sa vie canadienne au service des philosophes. N'ayant que trente-neuf ans de prêtrise, il en avait donné quatorze aux collèges et petits séminaires de France, et vingt-cinq au séminaire de philosophie de Montréal, dont il peut être à bon droit considéré comme l'un des fondateurs.

On se fera une idée de la somme de travail que M. Volbart a dû s'imposer, quand on connaîtra les conditions désavantageuses dans lesquelles il se trouva. Les études qu'il fit au petit séminaire de Verdun, immédiatement avant la guerre de 1870, étaient certainement fortes en ce qui regardait le latin et le grec — il écrivait facilement le latin et comprenait à livre ouvert Démosthène et Platon — mais, faute d'un personnel assez compétent, elles étaient faibles quant à l'érudition littéraire même classique, et quant à l'analyse des auteurs. M. Volbart dut, tout en enseignant, et sans autre maître que les manuels et les éditions diverses, étudier le théâtre classique, les auteurs latins et grecs marqués au programme, et l'histoire des littératures française, latine et grecque, qu'il ignorait complètement. Pour ce qui est des connaissances scientifiques, à ses débuts dans le professorat à Vaucouleurs elles se réduisaient à ce qu'il avait appris à l'école primaire. Il avait bien, de lui-même, étudié au séminaire l'algèbre et la géométrie, mais il ignorait la trigonométrie, la descriptive, l'astronomie, la mécanique, la physique et la chimie. Il apprit toutes ces choses absolument seul, et sans avoir vu ni fait aucune expérience avant d'avoir professé lui-même. Quant à la philoso-